

L'or du rap

Il n'y a pas d'art mineur, dit le philosophe américain Richard Shusterman.

Longtemps marginalisées, l'esthétique et la philosophie de l'art connaissent depuis quelque temps un spectaculaire regain. La publication de *l'Art à l'état vif*, du jeune philosophe américain Richard Shusterman, participe de ce mouvement d'intérêt dont on peut supposer qu'il n'est pas indépendant de la mode de l'art qui aura marqué les années 80, et dont, réciproquement, on peut se demander s'il résistera à l'actuelle récession du marché.

L'ambitieux projet de *l'Art à l'état vif* est, en effet, non de prolonger une tradition analytique encore mal connue en France, mais plutôt de rompre avec elle et d'ouvrir ainsi une troisième voie, à égale distance en somme de la descendance de Wittgenstein ou des philosophes du langage ordinaire et de la tradition continentale telle qu'elle s'exprime surtout dans ce que Shusterman nomme « *le marxisme austère, sombre et élitiste d'Adorno* ». Pour frayer cette nouvelle voie, c'est une autre tradition, quelque peu oubliée celle-là et spécifiquement américaine, que Shusterman entreprend de revivifier : celle du pragmatisme. Plus précisément, c'est dans *Art as Experience*, un livre publié en 1934 par John Dewey, que *l'Art à l'état vif* va chercher les prémisses d'une philosophie de l'art renouvelée. Une grande part du livre est donc consacrée à un exposé comparatif des principes respectifs de l'esthétique analytique et de ce pragmatisme ressuscité. Même si on peut regretter que

préoccupés des discours sur l'art, c'est-à-dire essentiellement des discours de la critique, que de l'art lui-même. A cette attitude, Shusterman oppose la réconciliation de l'art et de la vie qu'autoriserait la médiation du concept d'expérience emprunté à Dewey. Redéfini en termes d'expérience globale, c'est-à-dire en termes d'une jouissance impliquant autant le corps que l'esprit, l'art pourrait être réinscrit dans la continuité de la dimension biologique de l'homme, et déboucher sur une esthétisation de l'éthique, c'est-à-dire sur un art de vivre.

A cette perspective d'ouverture généralisée des frontières du champ esthétique — perspective qu'il démarque de façon critique de celle, similaire, qu'on peut trouver chez Richard Rorty, un autre philosophe américain dont on sait qu'il puise une partie de son inspiration à la source pragmatiste —, Shusterman consacre son dernier chapitre, mais non sans l'avoir préparé par de longs développements peu habituels dans un ouvrage théorique de cette nature. Dans les deux chapitres précédents, la question de l'opposition entre un « *grand art* » coupé de la vie et des « *arts populaires* » renvoyés, même par le marxisme (du moins dans sa version adornienne), aux mirages aliénants de l'industrie culturelle est en effet abordée par Shusterman, non en termes purement théoriques, mais sur la base d'une longue discussion de ce qu'il nomme emblématiquement « *l'art du rap* ». Analysant par le menu le texte

Shusterman parviennent ainsi au lecteur français par le biais d'un exposé critique plutôt que par leurs textes originaux (c'est le cas, par exemple, pour Richard Wollheim), il faut néanmoins souligner que la richesse informative, la précision et l'objectivité de cette part de l'exposé en font une très satisfaisante introduction générale aux diverses facettes de l'esthétique analytique, en tout cas sans équivalent jusqu'alors en français.

En quoi consiste donc cette opposition dans laquelle Shusterman entend prendre vigoureusement position à l'aide d'arguments qui, on va le voir, ne sont pas tous philosophiques? Disons, pour aller vite, que les points de désaccord fondamentaux portent sur la relation de l'art à la vie et sur la distinction d'un (soi-disant) « grand art » et d'arts mineurs ou, mieux, « populaires », naturellement dévalués par toute philosophie de l'art intellectueliste, qu'elle soit anglo-saxonne ou continentale, et même par une critique sociologique de l'esthétique élitiste telle que celle proposée par Pierre Bourdieu dans *la Distinction*. Pour sa part, la tradition analytique dans son ensemble se trouve d'ailleurs avoir engendré, plutôt qu'une esthétique proprement dite, un sorte de métacriticisme souvent englué dans les problèmes classificatoires suscités par la question épineuse de la définition de l'art.

A l'exception (pour le moins notable) de Goodman, les analytiques, soucieux presque par définition de travailler sur un matériau déjà linguistique, se sont en effet bien davantage

(dont, malheureusement, le texte original ne figure pas dans la version française du livre), Shusterman entend invalider sur pièces les clôtures qui isolent le « grand art » et dévaluent les formes d'expression populaires.

Reste à savoir si cette analyse — menée de façon très académique, et limitée, comme son auteur le souligne, à ce qui peut survivre d'un tel texte une fois écrit et coupé de son contexte sonore et social — a la moindre chance d'atteindre ceux dont elle entend légitimer les pratiques, et d'ébranler ainsi des clivages qui ne sont pas seulement théoriques.

Daniel SOUTIF

Richard Shusterman : l'Art à l'état vif. La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire, traduit de l'américain par Christine Noille. Minuit, 274 pp., 145 F.

**Rachid
Boudjedra**
◆
FIS
de
la haine

Denoël